

EN PHRASES AVEC CELINE



CELINE et BRASSENS



Merci, cher ami, pour ce livre remarquable que vous consacrez à Ferdinand Céline. Je suis en train de le lire avec délectation. Merci pour l'honneur - le trop grand honneur - que vous me faites en m'apparentant à ce grand bonhomme. Je souhaite à cet ouvrage tout le retentissement qu'il mérite et je vous prie d'accepter mon amitié. Georges Brassens.

(Lettre à Pierre Monnier du mercredi 27 février 1980 à la réception de Ferdinand furieux).



Georges en vers



Louis en prose

" L'écrivain le plus proche de Céline, par l'inspiration, la forme et le contenu émotif est à mon avis Georges Brassens, qui a le même public. Même amour de la vie dans ses manifestations les plus humbles, les plus " quotidiennes ", même scepticisme à l'égard des idées, des idéologies, des " grands problèmes ", même sensibilité, même sympathie pour les petites gens, même admiration pour l'héroïsme discret, secret, de ceux qui ne " paraissent " jamais, même sens de la dignité cachée, de la vraie grandeur enfouie... même enracinement au sol natal, même fierté aristocratique et populaire, même scepticisme affiché, même indulgence camouflée, même indifférence à certaines valeurs surfaites et même attachement à d'autres plus simples, les sabots d'Hélène et la tendresse de Molly..

Enfin le style, les archaïsmes, les idiotismes français, quelquefois la langue verte... Qu'il s'agisse de la prose de Céline ou des vers de Brassens, on assiste à l'éclosion d'un vocabulaire d'essence traditionnelle, populaire, riche en sève et très souvent à la limite de la désuétude. L'un et l'autre éternisent des mots que l'on jugerait démodés ou incongrus sans le raffinement et l'habileté avec lesquels ils sont imbriqués dans la phrase...

Voici que Céline nous montre un quartier pauvre de Londres... " *Au bande !... C'est la kermesse des lutins d'un bout à l'autre de Wapping !... de perrons en porches, ça culbute à la course ! A la sauvette ! Fillettes et garçons ! à qui perd gagne !... A qui mieux mieux ! A cent jeux espiègles et pimpants !... Les tout petits au beau milieu... main dans la main, dansant en ronde !... mignons marmots du brouillard !... Tellement réjouis d'un jour sans pluie !... Mieux jouants allègres, divins et prestes qu'angelots de rêve... Et puis tout autour barbouillés, bandits pour rire tourmentent les filles... malmènent passants, les piaillants monstres... "*

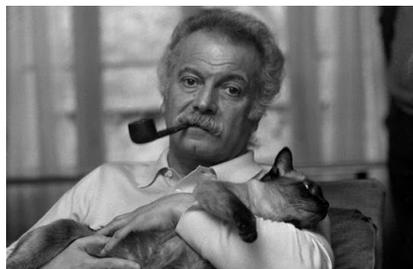
... " *Moi mes amours d'antan c'était de la grisette... alors toutes les fredaines,*

guilledous et prétentaines... J'lâche la bride à mon émoi... la jambe légère et l'oeil polisson... et la bouche pleine de joyeux ramages... courons guillerets, guillerettes... faisons mille et une gambades ./ au premier ostrogoh venu... dans le guignon toujours présente... qui brode, divine cousette... tous sont restés du parti des myosotis... "dit Georges Brassens.

Céline et Brassens ne se sont jamais rencontrés. On peut supposer qu'ils auraient eu des goûts et des dégoûts communs. A coup sûr une même passion pour la langue française, dans sa branche " mâle et débridée " comme l'avait dit Léon Daudet à la parution de " Voyage ".

(Pierre Monnier, Ferdinand furieux, l'Age d'Homme, 2009, p.225).

LES CHATS



Ils s'appelaient tous "Le Chat"

Qu'il boiv' mon vin, qu'il aim' ma femme
Qu'il fum' ma pipe et mon tabac
Mais que jamais - mort de mon âme
Jamais il ne fouette mes chats
Quoique je n'aie pas un atome
Une ombre de méchanceté
S'il fouett' mes chats, y a un fantôme
Qui viendra le persécuter
(Le Testament, 1956)

Un soir de pluie v'là qu'on gratte à ma porte
Je m'empresse d'ouvrir, sans doute un nouveau chat
Nom de dieu l'beau félin que l'orage m'apporte
C'était toi, c'était toi, c'était toi

Les yeux fendus et couleur de pistache
T'as posé sur mon cœur ta patte de velours
Fort heureusement pour moi t'avais pas de moustache
Et ta vertu ne pesait pas trop lourd

Aux quatre coins de ma vi' de bohème,
Tu as prom'né, tu as prom'né le feu de tes vingt ans,
Et pour moi, pour mes chats, pour mes fleurs, mes poèmes,
C'était toi, la pluie et le beau temps...
(Putain de toi, 1954)



Avec "Bébert" en 1945

« Un chat c'est l'ensorcellement même, le tact en ondes... » notait Louis-Ferdinand Céline. Et Bébert, énorme matou tigré au maintien à l'intelligence prodigieuse, aussi glouton et râleur que fidèle, n'était pas un chat ordinaire... Abandonné par son premier maître, l'acteur de cinéma Le Vigan, longtemps vagabond dans Montmartre au temps de l'Occupation, il est recueilli par Céline et sa femme et va partager leurs errances, leurs aventures, leur misère, leur exil. Céline en a fait l'un des héros de ses derniers romans - ces chroniques hallucinées de l'Allemagne de la débâcle -, et l'un des chats les plus célèbres de la littérature française.

(Frédéric Vitoux, Bébert ou le chat de Céline 2008).

" Où peut-il être ? damné greffe ! là tout de suite ! derrière un arbre ! Lili le tenait à la laisse, un bond, il était parti... un autre bond à travers les ronces... il nous regarde... il avait quelque chose... un rat ! le rat encore chaud... il l'avait eu à la nuque... Harras regarde, retourne le rat...

"Celui-là est pas mort de la peste !... "

Il propose : " On décore Bébert ? "

Bébert, toilette avant tout !... il nous laisse le rat ! Il commence par le bout de sa queue... lèche !... lèche !... et puis une patte !... et puis l'autre...

Bébert maintenant qui les bluffe avec sa toilette si soigneuse... "
(Nord, Folio, 1991, p.122).

LES GUERRES



Les copains d'abord

C'est un sacré frisson que donne
Au ciné, le canon qui tonne.
Il était sans nul doute d'un
Autre genre autour de Verdun.

Bien qu'on n'ait pas la tête épique
Au pays de France, on se pique
D'art martial, on se repaît
De stratégie en temps de paix.

"Allons enfants de la patrie",
A tue-tête, on le chante et crie.
Qu'on nous dise : "Faut y aller !",
On est dans nos petits souliers.

C'est beau, les marches militaires,
Ça nous fait battre les artères.
On semble un peu moins fanfaron,
Sitôt qu'on approche du front.
(La guerre).

Maintenant que vos controverses se
sont tuées
Qu'on s'est bien partagé les cordes
des pendus
Maintenant que John Bull nous boude,
maintenant
Que c'en est fini des querelles
d'Allemand

On peut vous l'avouer, maintenant,
chers tontons
Vous l'ami des Tommies, vous l'ami
des Teutons
Que, de vos vérités, vos contrevérités
Tout le monde s'en fiche à l'unanimité

De vos épurations, vos collaborations
Vos abominations et vos désolations
De vos plats de choucroute et vos
tasses de thé
Tout le monde s'en fiche à l'unanimité
(Les deux oncles, 1964).



Copains quand même

Il se goure de toutes les amagues,
on lui a fait la théorie, il sait pas encore
les détails, mais il sait que tout est
pourri, qu'il a pas besoin de se tâter,
qu'il sera jamais assez canaille pour
damer là-dessus le dirigeant, qu'il aura
toujours du retard pour se farcir après
tant d'autres.

C'est de l'opportunisme de voyou, du
"tout prendre" et plus rien donner.
L'anarchisme à la petite semaine.
C'est de la bonne friponnerie
moyenne, celle qu'envoie les autres à
la guerre, qui fait reculer les bataillons,
qui fait du nombril le centre du
monde, la retraite des vieux une
rigolade, l'ypérite pour tous un
bienfait.

Au nom de quoi il se ferait buter le
soldat des batailles ? Il veut bien faire
le Jacques encore, il a du goût pour la
scène, les bravos du cirque, comme
tous les dégénérés, mais pour mourir,
alors pardon ! il se refuse absolument
!

C'est pas dans le contrat d'affranchi.
Monsieur se barre à vitesse folle. Que
le théâtre brûle il s'en balotte ! C'est
pas son business !

Et puis d'abord c'est général, les
chefs veulent pas mourir non plus.
Vous remarquerez que les grands
despotes, les présidents, les forts
ténors, les rois, les princesses, tout
ça se déhotte, fonce au couvert, dès
que l'aventure tourne aigre, vacille...

Foudres d'escampette. Pas un qui
paye de sa personne. Sauver la viande
c'est le suprême serre. Pendant les
plus farouches exhortes, pendant
qu'ils affolent au massacre, ils quittent
pas leur "Shell" du regard.

C'est leur vraie Madone ! Pas si cul de
se faire étendre !

*(Les Beaux draps, Ecrits polémiques,
Editions 8, Août 2017, p. 517).*

LES PETITES GENS La tendresse



Hélène

Moi j'ai pris la peine de les déchausser
Les sabots d'Hélène, moi qui ne suis



Molly

Le train est arrivé en gare. Je n'étais
plus très sûr de mon aventure quand
j'ai vu la machine. Je l'ai embrassé
Molly avec tout ce que j'avais encore
de courage dans la carcasse. J'avais
de la peine, de la vraie, pour une fois,

pas capitaine
Et j'ai vu ma peine bien récompensée
Dans les sabots de la pauvre Hélène,
dans ses sabots crottés
Moi j'ai trouvé les pieds d'une reine et
je les ai gardés

Son jupon de laine était tout mité
Les trois capitaines l'auraient appelée
vilaine
Et la pauvre Hélène était comme une
âme en peine
Ne cherche plus longtemps de
fontaine, toi qui as besoin d'eau
Ne cherche plus, aux larmes d'Hélène,
va-t'en remplir ton seau

Moi j'ai pris la peine de le retrouver
Le jupon d'Hélène moi qui ne suis pas
capitaine
Et j'ai vu ma peine bien récompensée
Sous le jupon de la pauvre Hélène,
sous son jupon mité
Moi j'ai trouvé des jambes de reine et
je les ai gardées

Moi j'ai pris la peine de m'y arrêter
Dans le cœur d'Hélène, moi qui ne
suis pas capitaine
Et j'ai vu ma peine bien récompensée
Et dans le cœur de la pauvre Hélène
qu'avait jamais chanté
Moi j'ai trouvé l'amour d'une reine et
moi je l'ai gardé
(Les sabots d'Hélène, 1954).

pour tout le monde, pour moi, pour
elle, pour tous les hommes.

C'est peut-être ça qu'on cherche à
travers la vie, rien que cela, le plus
grand chagrin possible pour devenir
soi-même avant de mourir.
Des années ont passé depuis ce
départ et puis des années encore...
J'ai écrit souvent à Détroit et puis
ailleurs à toutes les adresses dont je
me souvenais et où l'on pouvait la
connaître, la suivre Molly. Jamais je n'ai
reçu de réponse. La Maison est
fermée à présent. C'est tout ce que
j'ai pu savoir. Bonne, admirable Molly,
je veux si elle peut encore me lire,
qu'elle sache bien que je n'ai pas
changé pour elle, que je l'aime encore
et toujours, à ma manière, qu'elle peut
venir ici quand elle voudra partager
mon pain et ma furtive destinée. Si
elle n'est plus belle, eh bien tant pis !
Nous nous arrangerons ! J'ai gardé
tant de beauté d'elle en moi et pour
au moins vingt ans encore, le temps
d'en finir.

Pour la quitter il m'a fallu certes bien
de la folie et d'une sale et froide
espèce.

Tout de même, j'ai défendu mon âme
jusqu'à présent et si la mort, demain,
venait me prendre, je ne serais pas,
j'en suis certain, jamais tout à fait
aussi froid, vilain, aussi lourd que les
autres, tant de gentillesse et de rêve
Molly m'a fait cadeau dans le cours de
ces quelques mois d'Amérique. "
*(Voyage au bout de la nuit, folio,
p.232).*

L'HEROISME DISCRET



Sa Jeanne

Je veux dédier ce poème
À toutes les femmes qu'on aime
Pendant quelques instants secrets
À celles qu'on connaît à peine
Qu'un destin différent entraîne
Et qu'on ne retrouve jamais

À celle qu'on voit apparaître
Une seconde à sa fenêtre
Et qui, preste, s'évanouit
Mais dont la svelte silhouette
Est si gracieuse et fluette
Qu'on en demeure épanoui

À la compagne de voyage
Dont les yeux, charmant paysage
Font paraître court le chemin
Qu'on est seul, peut-être, à
comprendre
Et qu'on laisse pourtant descendre
Sans avoir effleuré la main

À celles qui sont déjà prises
Et qui, vivant des heures grises
Près d'un être trop différent
Vous ont, inutile folie
Laissé voir la mélancolie



Sergent Alcide

Le matériel à écrire d'Acide tenait
dans une petite boîte à biscuits tout
comme celle que j'avais connue à
Branledore, tout à fait la même. Tous
les sergents rengagés avaient donc la
même habitude. Mais quand il me vit
l'ouvrir sa boîte, Alcide, il eut un geste
qui me surprit pour m'en empêcher.
J'étais gêné. " Ah ! ouvre-là, va ! qu'il a
dit enfin. *Va ça ne fait rien !* " Tout de
suite à l'envers du couvercle était
collée une photo d'une petite fille.
Rien que la tête, une petite figure bien
douce d'ailleurs avec des longues
boucles, comme on les portait dans
ce temps-là. Je pris le papier, la plume
et je refermai vivement la boîte.
J'imaginai tout de suite qu'il s'agissait
d'un enfant, à lui, dont il avait évité de
me parler jusque-là. Il bafouillait. Je ne
savais plus où me mettre moi. Il fallait
bien que je l'aide à me faire sa
confiance. Ça serait une confiance
tout à fait pénible à écouter, j'en étais
sûr. - *C'est rien !* l'entendis-je enfin.
*C'est la fille de mon frère... Ils sont
morts tous les deux... - Ses parents
?... - Oui, ses parents... - Qui l'élève*

D'un avenir désespérant
Chères images aperçues
Espérances d'un jour déçues
Vous serez dans l'oubli
(*Les passantes*, 1972).

Chez Jeanne, la Jeanne,
Son auberge est ouverte aux gens
sans feu ni lieu,
On pourrait l'appeler l'auberge du Bon
Dieu
S'il n'en existait déjà une,
La dernière où l'on peut entrer
Sans frapper, sans montrer patte
blanche...

Chez Jeanne, la Jeanne,
On est n'importe qui, on vient
n'importe quand,
Et comme par miracle, par
enchantement,
On fait parti' de la famille
Dans son coeur, en s'poussant un
peu,
Reste encore une petite place...

La Jeanne, la Jeanne,
Elle est pauvre et sa table est souvent
mal servie
Mais le peu qu'on y trouve assouvit
pour la vie,
Par la façon qu'elle le donne,
Son pain ressemble à du gâteau
Et son eau à du vin comm' deux
gouttes d'eau...

La Jeanne, la Jeanne,
On la pai' quand on peut des prix
mirobolants :
Un baiser sur son front ou sur ses
cheveux blancs
Un semblant d'accord de guitare
L'adresse d'un chat échaudé
Ou d'un chien tout crotté comm'
pourboire...

La Jeanne, la Jeanne,
Dans ses rose' et ses choux n'a pas
trouvé d'enfant,
Qu'on aime et qu'on défend contre les
quatre vents,
Et qu'on accroche à son corsage,
Et qu'on arrose avec son lait...
D'autres qu'elle en seraient tout'
chagrines...

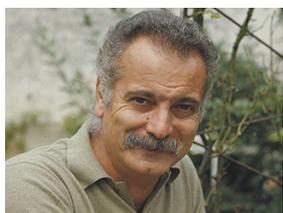
Mais Jeanne, la Jeanne,
Ne s'en souci' pas plus que de colin-
tampon
Etre mère de trois poulpiquets, à quoi
bon !
Quand elle est mère universelle,
Quand tous les enfants de la terre,
De la mer et du ciel sont à elle...
(*Jeanne*, 1962).

alors maintenant ? Ta mère ? que je
demandai moi, comme ça, pour
manifeste de l'intérêt. - *Ma mère, je
l'ai plus non plus...* - Qui alors ? - *Eh
bien moi !* Il ricanait, cramoiisi Alcide,
comme s'il venait de faire quelque
chose de pas convenable du tout. Il
se reprit hâtif : - *C'est-à-dire je vais
t'expliquer... Je la fais élever à
Bordeaux chez les Sœurs... Mais pas
des Sœurs pour les pauvres, tu me
comprends hein !... Chez des Sœurs "*
*bien "... Puisque c'est moi qui m'en
occupe, alors tu peux être tranquille.
Je veux que rien lui manque ! Ginette
qu'elle s'appelle ... C'est une gentille
petite fille ... Comme sa mère
d'ailleurs... Elle m'écrit, elle fait des
progrès, seulement, tu sais, les
pensions comme ça, c'est cher...
Surtout que maintenant elle a dix
ans... Je voudrais qu'elle apprenne le
piano en même temps... Qu'est-ce
que t'en dis toi du piano ?... C'est
bien, le piano, hein, pour les filles ?...
Tu crois pas ?... Et l'anglais ? C'est utile
l'anglais aussi ?... Tu sais l'anglais toi
?...*

Je ne savais pas quoi lui répondre moi,
je n'étais pas très compétent, mais il
me dépassait tellement par le cœur
que j'en devins tout rouge... A côté
d'Alcide, rien qu'un muflé impuissant
moi, épais, et vain j'étais, ... Y avait pas
à chiquer. C'était net. Je n'osais plus lui
parler, je m'en sentais soudain
énormément indigne de lui parler. Moi
qui hier encore le négligeais et même
le méprisais un peu, Alcide. - Iras-tu
bientôt la voir ? - *Je crois que je ne
pourrai pas avant trois ans... Tu
comprends ici, je fais un peu de
commerce... Alors ça lui aide bien... Si
je partais en congé à présent, au
retour la place serait prise ... surtout
avec l'autre vache...* Ainsi, Alcide
demandait-il à redoubler son séjour, à
faire six ans de suite à Topo, au lieu de
trois, pour la petite nièce dont il ne
possédait que quelques lettres et ce
petit portrait.

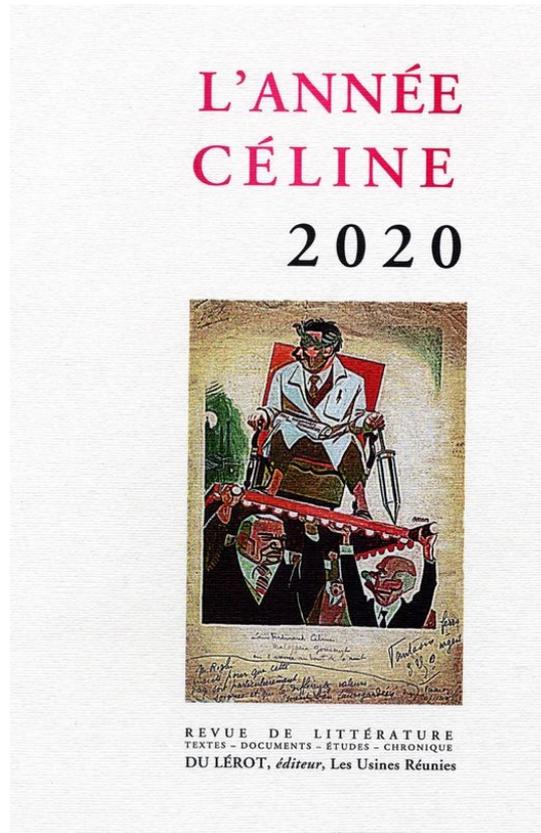
Evidemment Alcide évoluait dans le
sublime à son aise et pour ainsi dire
familièrement, il tutoyait les anges, ce
garçon, et il n'avait l'air de rien. Il avait
offert sans presque s'en douter à une
petite fille vaguement parente des
années de torture, l'annihilation de
sa pauvre vie dans cette monotonie
torride, sans conditions, sans
marchandage, sans intérêt que celui
de son bon cœur. Il offrait à cette
petite fille lointaine assez de
tendresse pour refaire un monde
entier et cela ne se voyait pas. Il
s'endormit d'un coup, à la lueur de la
bougie. Je finis par me relever pour
bien regarder ses traits à la lumière. Il
dormait comme tout le monde. Il avait
l'air bien ordinaire. Ça serait pourtant
pas si bête s'il y avait quelque chose
pour distinguer les bons des
méchants. "

(*Voyage au bout de la nuit, folio,
Gallimard, page 160*).



**Georges BRASSENS (poète, auteur-
compositeur, interprète, 1921-1981) :**
**" Je n'admire pas forcément des gens
admirables. Selon les circonstances ça
peut-être Camus ou le balayeur du coin.
Mais le plus grand écrivain du siècle, pour
moi, c'est Céline. "**
(Paris-Presse, 1967).

PARUTIONS



Parution: 30 mars 2021

Souscription jusqu'au 30 mars: 35 Euros

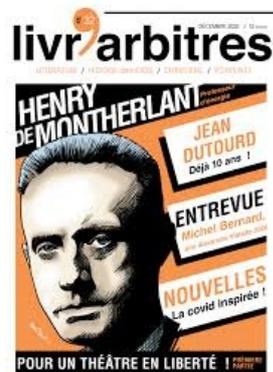
Les textes qui entament ce volume, une fois n'est pas coutume, ne sont pas de Céline mais de son jeune précurseur, le docteur Destouches.

Pas si fantasque qu'il y semble, soit dit au passage, si ce n'est pour la construction, la menée des idées et le goût de la provocation de ses écrits dits " médicaux " : ne sommes-nous pas, à lire ces *Notes sur l'Etude d'une médecine pratique, simplifiée* vieilles de 80 ans, précipités au sein de nos diafoirus d'aujourd'hui, avec leurs discours illuminés et comminatoires ?

Ed. du Lérot, 16140

Tusson

Tel : 05 45 31 71 56.



Livr'Arbitres

Le nouveau numéro de Livr'Arbitres est sorti.

C'est Louis-Ferdinand Céline qui succèdera à Henry de

Montherlant dans le n° 33.

Littérature/Histoire des Idées/Entretiens/Portraits

Mars 2021 - 12 Euros

www.celineenphrases.fr
mouls_michel@orange.fr

Cet e-mail a été envoyé à {{ contact.EMAIL }}
Vous avez reçu cet email car vous vous êtes inscrit sur CELINE EN PHRASES.

[Se désinscrire](#)



© 2021 CELINE EN PHRASES